

# Demain les mecs!

**Rencontre annuelle  
« Demain les M.E.C.S. »  
à Toulouse :  
5 professionnels enthousiastes**

Nous partîmes 5 sur la route de Toulouse et nous retrouvâmes 850 au congrès « demain les M.E.C.S. » les 22 et 23 Mars dernier.

La thématique de « l'articulation de l'individuel au collectif, au centre de la clinique éducative » résonnait pour les professionnels d'internat que nous sommes, amenés à retravailler quotidiennement le cadre (le quotidien justement) dans le respect de la subjectivité des adolescents accueillis ainsi que de leurs familles. Mais aussi la question des équipes d'internat, constituées de personnalités diverses qui doivent créer, réinventer et réajuster tous les jours l'« en-commun » qui fonde leur intervention et représente à la fois le contenant et le contenu psychiques propices au déploiement sur la scène institutionnelle de problématiques accompagnées de souffrances, latentes ou manifestes. Bref, la question du désir mise au service d'un projet individualisé dont le but réaffirmé est la sauvegarde de la place de chacun dans un lien social toujours plus précarisé.

Il s'agissait là de réfléchir ensemble sur l'internat (héritier de traditions et d'histoires revendiquées) comme outil dynamique au sein du dispositif de protection de l'enfance, s'inscrivant dans la notion de parcours institutionnel. Un internat « moderne », philosophiquement opposé à l'image « poussiéreuse » que d'aucuns voudraient réhabiliter, cédant aux conservatismes les plus inopérants au regard de la complexité des symptômes dont nous sommes les témoins, et tentant artificiellement de réhabiliter une autorité qu'ils participent de mettre à mal. Une logique d'internats pluriels, dont la question n'est pas tant de restaurer un cadre « à l'ancienne » que d'interroger le cadre lui-même comme opportunité structurante du vivre ensemble plutôt que de la performance individuelle.

S'érigeait d'ores et déjà en axiome, faisant de ces 2 jours de conférence l'humus de réflexions et d'analyses riches, l'idée qu'il appartient aux « travailleurs du social » de porter les valeurs d'une société subjectivée, différenciée, dans laquelle la mise en sens des situations rencontrées ne peut advenir sur simple prescription sociale, au regard du clivage norme-déviances que tentent de nous imposer certains. Une société où l'autorité se verrait restaurée par le fait de s'autoriser des actes, d'être l'auteur d'une parole référée à la Loi qui nous garantit des frontières, mais aussi des possibles, dans le respect de l'Autre.

## Interventions

Après avoir fait le constat de l'impair commis par les organisateurs de n'avoir pas prévu de café à la pause le premier jour, il nous a fallu rentrer dans le vif du sujet.

D'abord Saül Karsz, philosophe et sociologue disciple d'Althusser, qui articule depuis de

nombreuses années les pensées de Marx, Freud, Lacan et Althusser. Un exposé dense, une pensée riche, et la mise en tension de l'individu et du collectif par la question du primat accordé au premier et la crise traversée par le second dans notre société actuelle. Karsz fait de l'individu et du collectif un binôme spéculaire, caractérisé par une opposition en miroir, empêchant le plus souvent de penser l'un sans annuler l'autre. Il développe en réponse à cela l'idée d'un sujet pris dans la double dimension du psychique et du social., d'un sujet qui ne se réduit ni à une forme de psychologisme (faisant de nous des « croyants dans l'amour au Sujet supposé savoir »), ni à une aliénation socio-culturelle qui viendrait seule le définir dans les choix qu'il opère. C'est « l'individualisme comme idéologie collective » qui constitue à ses yeux un véritable principe social qu'il nous appartient d'interroger, au même titre que le « communautarisme de classe ». Face à ces deux tendances, il convient de faire vivre une pensée dynamique.

Ensuite, Jean-Pierre Lebrun, psychanalyste belge connu pour de nombreux ouvrages, et pour avoir développé des thèses autour du déclin de la fonction paternelle et de ses conséquences dans le lien social. Là encore, une pensée difficile à résumer tant elle convoque de concepts autour des thématiques de l'institution, du sujet et du lien social justement.

Si le singulier est toujours assujéti au collectif, il semblerait que la prévalence d'une forme d'horizontalité viendrait se substituer à la verticalité de ce que représentait l'autorité, et donc le « fantasme qu'un collectif ne serait plus rien d'autre qu'un cumul de singularités ». Lebrun semble emprunt de nostalgie, évoquant un mode organisationnel de la société autour de la reconnaissance des places de chacun qui s'avère structurant à ses yeux, alors que la fonction paternelle qu'il considère comme en déclin ne semble avoir trouvé à être remplacée. Reste à démontrer qu'il existe un véritable déclin de cette fonction ; ne trouverait-elle pas éventuellement de nouvelles modalités d'expression ?

S'ensuivra d'ailleurs une amorce de passe d'arme entre Karsz et Lebrun, tous deux brillants dans leurs propos, et qui laissera une assemblée « sur sa faim ».

Après cette première matinée de mise en perspective théorique de l'individuel et du collectif, nous participons à des ateliers de qualité inégale : plusieurs d'entre nous sont satisfaits, les autres un peu déçus. C'est pourquoi ils ne feront pas l'objet d'un compte-rendu de notre part.

**Deuxième jour :** il pleut toujours à Toulouse, et les Morbihannais que nous sommes sont pour le moins désarçonnés de cet état de fait. Ceci dit, nous sommes là pour travailler et les interventions matinales sont beaucoup plus axées sur les pratiques professionnelles en elles-mêmes ainsi que les outils permettant de penser ces pratiques. Plutôt prometteur.

Jean-Pierre Pinel ouvre le bal, avec un propos éminemment centré sur la clinique de l'adolescence et des adolescents. Il considère les agirs de certains adolescents comme autant d'attaques aux équipes dans les institutions, de tentatives de morcellement et de clivage, visant la destruction de l'altérité au sein de ces dernières. Il en déduit des postures professionnelles en réponse à ces agirs, que les équipes doivent analyser et interroger afin de préserver l'effet structurant de leurs interventions auprès de ces adolescents vecteurs de déliaison, « en défaut de symbolisation et de subjectivation ». Dès lors, le travail contre-transférentiel devient l'enjeu majeur de la « relance subjective » et de l'appropriation du travail d'équipe par le jeune, en ce sens que ce travail sur ce que suscite l'adolescent auprès des intervenants permet d'introduire de l'altérité. Cela nécessite la reconnaissance au sein de ces équipes de leur « incomplétude » et du « renoncement au primat du phallique », privilégiant, nous dit l'auteur, de « rendre vivant le féminin élémentaire ». A ce titre, il nous faut préciser qu'on parle de primat du phallus ou de primat phallique. L'auteur semble simplement vouloir indiquer que les équipes trouvent un équilibre dans la différence des genres (et

non des sexes) qui les composent et dans le fait de se reconnaître comme « manquantes », donc incomplètes. Nous ne sommes pas ici pour des débats purement théoriques, mais nous serions en attente d'explications complémentaires concernant ce qu'il appelle le « féminin élémentaire », ce d'autant plus qu'il semble mettre en congruence phallus et masculin.

Jean-François Costes est quant à lui éducateur spécialisé d'un lieu de vie dans l'Hérault. Nous retiendrons la prégnance dans son discours du travail interinstitutionnel, dans un cadre spécifique où l'isolement peut parfois prévaloir, et dans lequel « la référence au tiers pourrait constituer un renoncement à l'autorité propre. » Bel exercice d'humilité et mise en avant de l'impuissance qui peut être ressentie dans le travail du quotidien, mais aussi de l'envie qui anime les professionnels.

La dernière intervention de ces deux journées, point d'orgue de réflexions riches d'enseignements et d'interrogations, nous apparaît comme pertinente en ce qu'elle met en avant ce que sont les professionnels. Georges Gaillard, professeur de psychologie clinique, y prône le fait « qu'être professionnel, c'est accepter d'être malmené par les problématiques et de s'y perdre ». Mettant en avant des principes d'analyse institutionnelle (qui ne sont pas sans rappeler la psychothérapie institutionnelle) et citant Winckler (auteur de « la maladie de Sachs »), il rappelle que nous sommes mus par « le moteur subjectif de la réparation de l'Autre ». En cela il redit à quel point chaque professionnel est amené à être lui-même travaillé, dans son histoire et ses représentations, par la souffrance dont il est bien souvent le destinataire, et que c'est la mise au travail de sa subjectivité propre qui lui permet d'offrir des garanties éthiques d'accueillant. Une leçon tout à fait d'actualité quant à nos résonances subjectives, mais aussi de véritables questions quant à la pérennité des instances d'analyse de pratiques, aujourd'hui menacées dans nos associations.

De belles rencontres professionnelles, une ville charmante (le beau temps a fini par s'inviter avant notre départ), des inventions et créations multiples dans l'ensemble des M.E.C.S., des idées et un enthousiasme partagés, mais aussi des débats et des questions, voilà ce qui a caractérisé ces deux jours toulousains. Et surtout des envies, comme celle de créer une péniche-internat sur le canal du Midi, faisant ainsi vivre ce dernier (l'internat) comme outil mobile et vivant, et comme éloge d'une certaine lenteur du travail éducatif du quotidien.

**Renan Annequin**  
**Psychologue au Dispositif d'Accueil d'Adolescents**  
**Sauvegarde 56**